

je lui racontai l'accueil que j'avais reçu chez lui en son absence. Il s'en montra satisfait et me dit que j'allais avoir bientôt une mauvaise rivière à passer. Mais, ajouta-t-il, vous trouverez, de ce côté-ci, un bateau dans lequel je viens de la traverser ; l'homme auquel il appartient demeure sur l'autre bord ; reconduisez-le-lui, et dites au maître de remonter avec vous jusqu'à la rivière qui est au-dessus de sa maison et de vous la faire passer : je lui paierai sa peine. »

Tout se fit d'abord comme il l'avait indiqué ; mais, ma fille Marthe étant malade, nous restâmes tout le jour près de la maison du propriétaire du canot. J'avais un très beau cheval donné par mon frère ; cet homme me dit qu'il était déterminé à ne pas me le laisser. Il m'offrit de l'acheter ; mais je lui répondis qu'en ayant absolument besoin pour mon voyage, à aucun prix je ne le lui céderais. Il insista encore et me dit que, si je ne lui abandonnais pas mon cheval, je n'aurais pas son canot pour passer l'autre rivière. Il ajouta force injures à ses menaces ; mais rien ne put me décider à lui céder mon cheval. Le canot dont j'avais besoin, venant détaché de la rive pour servir à quelque autre personne, se trouvait alors sur la rivière qu'il me restait à traverser, et je partis espérant l'y trouver ; mais notre homme me dit en passant à cheval près de moi : « J'ai retiré le canot ; vous ne pourrez point gagner l'autre rive. » Je continuai ma marche sans attacher d'importance à ses paroles ; hélas ! en arrivant je reconnus qu'il m'avait dit la vérité. Il ne se trouvait là nuls matériaux pour faire un radeau.

Craignant d'exposer mes enfants en leur faisant passer la rivière à dos de cheval, je restai quelque temps indécis. Je songeai enfin que si le canot avait été caché, ce qui était la supposition la plus plausible, je devais en reconnaître les traces : je les trouvai, en effet, sur la route, assez loin de la rivière. Le canot était caché dans d'épaisses broussailles, à près d'un mille du passage. Je le